



Miss Cavell.

Voici la liste des condamnations :

1. Ch. Parenté, Bruxelles, à mort. — 2. A. Revalériola, Berchem-Ste-Agathe, à mort. 3. Louis Lefèvre, La Louvière, à mort. — 4. J. B. Strale, Ixelles, travaux forcés à perpétuité. — 5. Louis Delveau Saint-Gilles, travaux forcés à perpétuité. — 6. Gérard Hubert, Bruxelles, à mort. — 7. Ernest Materne, Liège, 15 ans. — 8. Théodore Fisch, Malines, à mort. — 9. Prosper Krické, Gand, à mort. — 10. Martin Bastiaensen, Molenbeek, 15 ans. — 11. Guillaume Verest, Laeken, travaux forcés à perpétuité. — 12. Jean-Jos. Jacobs, Woluwe St.-Etienne, travaux forcés à perpétuité. — 13. Adelin, Eerwy. Schaerbeek, travaux forcés à perpétuité. — 14. Jules Deblander, Nimy, à mort. — 15. Ernest Laurent, Maubeuge, 10 ans. — 16. Gust. Dallemagne, Liège, à mort. — 17. Pierre Menalda, Schaerbeek, acquitté. — 18. Jules Van de Kerckhove, Bruxelles, 3 mois. — 19. Jacques Vermelten, Saint-Gilles, 15 ans. — 20. Modeste De Schreyver, Schaerbeek, 10 ans. — 21. J. B. Jacobs, Vosselaar, 15 ans. — 22. Etienne Delgorge, Maubeuge, 10 ans. — 23. Mathieu Dejardin, Schaerbeek, travaux forcés à perpétuité. — 24. Corneille Goossens, Schaerbeek, 3 ans. — 25. Jules De Ridder, Turnhout, 12 ans. — 26. Ant. Van Liempt, Turnhout, acquitté. — 27. Constant Kets, Turnhout, 2 ans. — 28. Jos. Lauwers, Turnhout, 1 an. — 29. Jos. Peger, Turnhout, 1 an. — 30. Louis Jacobs, Vosselaar, 10 ans. — 31. Antoine Lechat, Nimy, à mort. — 32. Ernest Evrart, Mons, travaux forcés à perpétuité. — 33. Arthur Bastin, Hasselt, 10 ans. — 34. Odon Houbaille, Bruxelles, 10 ans. — 35. Fred. Leemans, Weelde, 10 ans. — 36. Ch. Flippen, St-Gilles, 6 mois. — 37. Ch. Moulart, Molenbeek, acquitté. (1)

Ce procès produisit une grande émotion dans toute la Belgique et on mit tout en œuvre pour sauver les condamnés.

(1) Ce chapitre a été élaboré principalement d'après le remarquable ouvrage de l'un des défenseurs, Sadi Kirshen « Devant les conseils de guerre allemands. »

Ce n'est certainement pas grâce à l'auditeur Stoeber que plusieurs condamnations à mort furent commuées.

Le 14 mai le gouverneur ratifia les condamnations à mort de Parenté, Lefèvre et Krické.

Le 16 à neuf heures du matin eut lieu l'exécution. Lefèvre obtint que sa femme passât les dernières heures près de lui. Parenté eut aussi une entrevue poignante avec les siens et Krické embrassa pour la dernière fois sa fille de 18 ans qui le lendemain serait orpheline.

A minuit Lefèvre écrivit encore la belle lettre que voici à sa femme.

Le 16 mai 1916.
Minuit.

Ma bien chère, ma bien pauvre petite épouse,

...Ah! quelle barbarie, quel crime que de séparer deux êtres comme nous! Mais console-toi, ange divin, dis-toi que je meurs en brave. C'est la fatalité, c'est le destin. C'est que mon heure est là. Si je n'étais pas tué ici par eux, peut-être le serais-je demain par accident.

Et puis, chère petite épouse, à qui je demande tant pardon de cette atroce douleur, dis-toi que j'aurais pu être soldat et que je pourrais déjà être mort depuis longtemps sans que tu eusses le droit de protester. Mais là j'aurais eu un fusil pour me défendre, tandis qu'ici je dois me laisser tuer sans rien dire.

J'ai laissé parler tous les autres contre moi, il y a des bandits qui ont menti pour se sauver; leur conscience leur reprochera ma mort toute leur vilaine vie.

...Quoi qu'il en soit, tu n'auras pas à rougir de ton homme. Il s'est sacrifié pour les autres. C'est épouvantable, mais c'est ainsi. Mais j'ai encore du courage, car je te sais énergique. Le temps adoucira, très peu je le sais, ton deuil immense, mais ta belle énergie et le désir surtout de voir la punition des misérables te donneront la force de lutter jusqu'au bout.

Puissent, mon ange, les sympathies dont tu es l'objet, atténuer ta douleur. Tu te considéreras comme femme de soldat, et tu seras ferme. Je pars courageux, mais l'âme déchirée, le cœur en lambeaux, le corps meurtri.

J'avais tant espéré pourtant, et j'espère encore! Quelques heures et... la fin horrible!

...Je te bénis, et s'il y a un Ciel nous nous y retrouvons, car tu es un ange.

Je t'embrasse mille et mille fois, et encore, et toujours.

Adieu, toi chérie, adieu.

Ton Omer éploré.

A cinq heures ces trois héros-martyrs moururent.

Après le procès des télégraphistes ce fut celui des employés au chemins de fer (19 et 20 juillet 1916), l'affaire Colson et consorts; les séances se tinrent dans la salle de la Chambre des représentants. Au banc des accusés siégeaient vingt Belges. Colson était sous-chef de gare à Ottignies. Son collaborateur opiniâtre fut le chef de gare de Schaerbeek, Arthur Roland, âgé de 59 ans. Ce service surveilla principalement le trafic sur les lignes ferrées.

Victor Debloq, sous-chef de gare à Ath, observait les lignes de Bruxelles-Tournai et Bruxelles-Mons.

Le machiniste Louis Hansene transportait les rapports; l'employé des postes Désiré Dufrasne d'Ottignies, parfois aidé de sa femme, contrôlait la ligne de Namur.

Arthur Roland, secondé par sa fille Nelly, se tenait au courant du trafic par Schaerbeek. Chaque semaine il expédiait un rapport de soixante colonnes et recevait pour ce travail de 20 à 150 francs... si l'on n'oubliait pas de le payer.

Il est triste de constater comment des Belges vinrent témoigner contre ces gens courageux... et les trahir.

Stoeber siégeait encore comme auditeur. Pour combien d'honnêtes bourgeois n'exigea-t-il pas la mort, ce bourreau avide de sang?

Colson, Roland et Dufrasne, les trois principaux personnages prirent courageusement la responsabilité de leurs actes.



Lenoir.

Colson déclara qu'il n'avait jamais touché un centime. Fièrement il exposa à ses juges que l'amour seul pour son pays le faisait agir.

Les condamnations furent :

1. Adelin Colson, à mort (exécuté). — 2. Emile Lefort, 15 ans. — 3. Arthur Roland, à mort (exécuté). — 4. Sa fille, Nelly, 10 ans. — 5. Victor Debloccq, à mort (gracié). — 7. Désiré Dufrasne, à mort (exécuté). — 7 Sa femme, 10 ans. — 8. Auguste Thomas, concierge, à Bruxelles, 15 ans. — 9. Pierre d'Herdt, officier de police, Bruxelles, 15 ans. — 10. J. L. Hansenne, machiniste, à mort (gracié). — 11. Ant. Wolf, cocher, Bruxelles 15 ans. — En plus des peines de 10 ans et moins.

La tâche des employés du chemin de fer fut continuée par les postiers ce qui donna lieu le 29 et 30 août au procès Mus et consorts (salle du Sénat).

Il y avait treize prévenus. Les juges les mêmes qu'au procès précédent, étaient de jeunes officiers, véritables cerbères Prussiens pour qui la vie d'un homme n'était rien.

La session se tient à huit clos, l'autorité supérieure ayant jugé superflu de donner aux soldats et fonctionnaires allemands le spectacle de civils parlant si fièrement à la face des officiers; d'ailleurs cela pourrait impressionner les soldats; plusieurs déjà avaient ressenti de la sympathie pour les accusés, les patriotes belges.

Jamais nos concitoyens n'avaient été admis aux audiences.

Louis Neyts, le personnage principal de ce procès, occupait la place de trieur, à la poste centrale; il était âgé de 36 ans, père de famille et considéré comme un employé consciencieux, jouissant de l'entière confiance de ses supérieurs. Il était l'âme de la résistance des postiers sous le régime allemand.

Ce service avait comme but, de même que le précédent, de surveiller la marche des trains.

Les accusés se comportèrent dignement, déclarant avec fierté qu'ils avaient agi dans l'intérêt de leur pays.

On y entendit François Mus, Léon Jacquet, Louis Neyts, Jules Chaway, J. B. Corbisier, Jacques Demey, Evariste Boeyens, Léon Deloge, Ed. Dambroise, François Vergauwen, l'abbé Truyens, Amandine Proost et Armand Gilles (chef de gare de Louvain).

Stoeber requit la peine de mort contre neuf d'entr'eux.

Les avocats Kirschen, Braffort et Th. Braun, défendirent vigoureusement les accusés.

Neyts prononça, à la fin, ces paroles touchantes : « Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. Si c'était à refaire, je recommencerais. J'ai suivi les instructions de mon ministre. Messieurs, je ne vous demande rien pour moi, mais je demande le pardon pour tous ceux que j'ai entraînés; j'ai été victime d'un agent provocateur. Je suis contre la guerre, quel que soit celui qui la provoque; ce n'est pas la haine de l'Allemand qui m'a fait agir. Quant un pays souffre, tous ses enfants souffrent.

Beaucoup des nôtres meurent au front : je ne demande qu'à mourir moi aussi, on peut également derrière le front servir sa patrie. Je ne demande pas grâce, mais je prie mon défenseur de s'intéresser à ma femme et à l'instruction de ma fille. »

Et de la prison de Saint-Gilles, il écrivit à son avocat, Maître Kirschen :

« Puis-je me permettre de vous dire que le plus grand chagrin que j'ai éprouvé au cours de ma détention fut d'apprendre que ma femme et mon enfant se trouvaient à la veille d'être expulsées du logement qu'elles occupaient.

» Je souhaite qu'elles ne soient pas abandonnées à leurs propres moyens.

» Confiant dans votre bienveillance... heureux du devoir accompli, je tombe avec satisfaction d'être resté en accord avec des principes : Dieu, le Roi, la Loi, la Liberté! » (1).

Les juges furent très durs. On constatait que l'occupant voulait frapper sévèrement. Et cependant sa justice n'était basée que sur l'injustice!

1. François Mus, Bruxelles, à mort. — 2. Léon Jacquet, Bruxelles, à mort. — 3. Louis Neyts, Bruxelles, à mort. — 4. Jules Chaway, Forest, travaux forcés à perpétuité. — 5. J. B. Corbisier, Ixelles, à mort. — 7. Jacques Demey, Bruxelles, travaux forcés à perpétuité — 7. Evariste Boeyens, Charleroi, travaux forcés à perpétuité. — 8. Léon Deloge, Jumet, 15 ans. — 9. Edm. Dambroise, Ottignies, travaux forcés à perpétuité. — 10 François Vergauwen, Anvers, hors cause. — 11. L'abbé Eug. Truyens, Bruxelles, acquitté. — 12. Amanda Proost, Bruxelles, 10 ans. — 13. Arm. Gilles, travaux forcés à perpétuité.

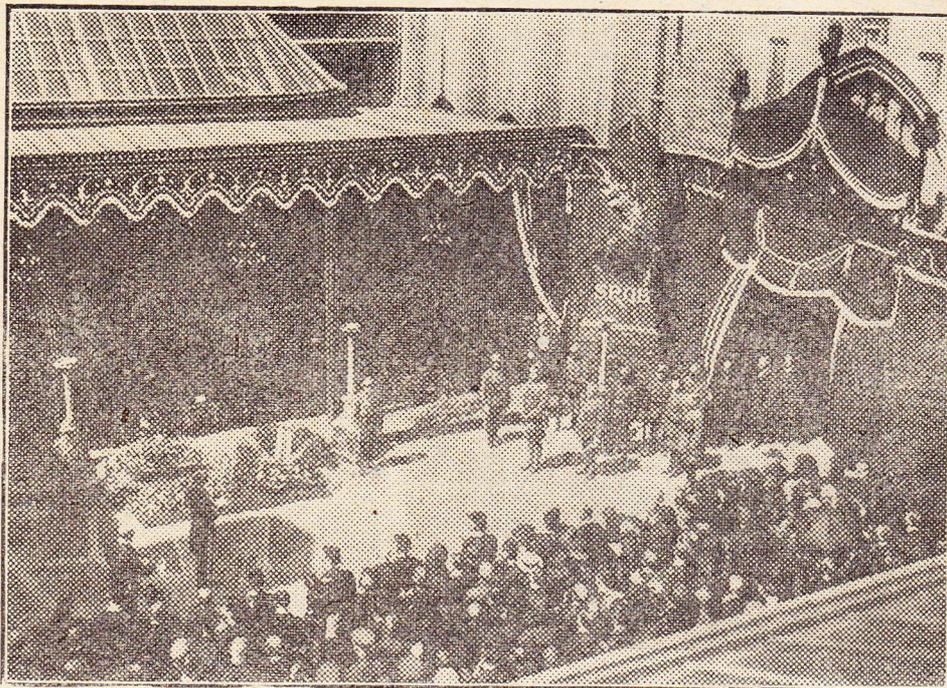
Neyts, Corbisier et Mus furent exécutés le matin du 4 septembre. Jacques mourut 24 heures plus tard après avoir épousé *in extremis*, Mademoiselle Proost.

Le député Buyl avait, lui aussi, organisé un service d'espionnage.

(1) D'après l'ouvrage déjà cité de Monsieur Kirschen.



Baucq



Les corps des fusillés à l'hôtel de Ville de Bruxelles.

Lenoir, dont nous avons déjà annoncé l'arrestation et la mort, en fit partie.

Arthur Dubois, chef-garde, réorganisa le service avec le concours de Coppejans, de Schaerbeek; Blanpain, cafetier au coin des rues de Trèves et Montoyer; Duquesne, chef-garde à Monceau-sur-Sambre, et d'autres.

Un des courriers, M. Dustin, est appelé par ses complices «Kruikske» (petite cruche), parce que cet héroïque chemineau de la bonne cause transporté les documents secrets dans une cruche à café à double paroi. Quant les plans, schémas d'installations militaires allemandes au littoral, et autres renseignements recueillis par M. Buyl, ont été recopiés sur papier pelure, on les porte chez un plombier de la rue des Six-Jetons, qui les soude entre les deux parois de la cruche, laquelle est ensuite remplie de café. Après quoi, M. Dustin se met en route vers la frontière, vêtu en pauvre ouvrier. Il finit par être arrêté. Mais les Allemands ne trouvent rien; ils se bornent à l'envoyer en l'Allemagne comme indésirable.

Monsieur Van Mierlo, ingénieur en chef des wagons-lits à Ostende, fit parvenir ses rapports au moyen d'une clef truquée et dévissable par le milieu. M. Kusters, f. f. de bourgmestre à Reckheim (Limbourg), parvint aussi à faire passer maint rapport en Hollande.

Les Allemands malheureusement furent bientôt sur la piste; Kusters et Dubois sont arrêtés. D'autres complices subissent peu après le même sort; ce sont Coppejans, Blanpain, Chantraine, chauffeur à la gare du Midi, une sœur de Kusters et son mari, Merckx, une autre sœur de Kusters, Philippart, Werckens et Goossens.

On découvre en même temps un autre service qui fonctionna parallèlement au premier et 62 personnes furent arrêtées et emprisonnées à Hasselt où eût lieu le procès.

En septembre 1916, 17 condamnations à mort furent prononcées; quatre furent ratifiées: Dubois, Kusters, Wauters et Massart.

Monsieur Buyl, le «patron», ne fut pas soupçonné. Les Allemands qui connaissaient ce pseudonyme offrirent la vie à Dubois à condition de dévoiler le nom du «patron», mais celui-ci refusa énergiquement.

La veille de son exécution, Dubois dit à son co-détenu Lheureux :

« Quand la guerre sera finie et que vous serez libéré, vous irez dire à Monsieur Buyl que j'ai refusé de citer son nom et qu'en récompense de mon mutisme, je ne

lui demande qu'une chose : qu'il s'occupe de l'avenir de ma petite fille. »

Dubois fut fusillé le 1er octobre.

Kusters était tombé un mois plus tôt. On avait en vain torturé le malheureux pour le faire parler.

La veille du jour de son exécution, il écrivit à sa famille une lettre dans laquelle il témoigne de ses sentiments chrétiens et de sa complète résignation à son sort.

Jésus, Marie, Joseph + Hasselt, le 3 novembre 1916.

Pour Dieu, le Roi et la Patrie!

Très chers parents, frères et sœurs,

J'ai demandé à Dieu et j'ai été exaucé : que sa sainte volonté soit faite! Toujours ce fut mon plus ardent désir de verser mon sang pour notre chère Patrie, de mourir martyr, afin de sauver, ainsi, mon âme et de pouvoir jouir éternellement du bonheur du Ciel. Pour cela, ne pleurez donc pas, soyez consolés et fiers de votre fils et frère qui n'appartient plus que pour quelques heures à cette terre. Pardonnez-moi, et ne m'oubliez pas ! Faites ce qu'il a fait pour sa pauvre âme ! Soyez tous fidèles à Dieu, au Sacré-Cœur, à notre bonne mère Marie ! Que mes frères et sœurs honorent et vénèrent leurs parents pendant toute leur vie ! Ainsi nous serons bientôt tous réunis dans le ciel où Dieu, m'a déjà préparé une belle place. Et vous, très chers frères Lambert et Jean, qui depuis tant de mois, déjà, souffrez pour notre cher pays; vous, très chères sœurs Marie et Jeanne qui souffrez pour le même but, vous chers beaux frères Charles et Hubert, et toute la famille, suivez tous mon conseil et ne m'oubliez pas. Mon cher ami Arthur, lui, non plus ne m'oubliera pas : il priera beaucoup pour moi j'en suis sûr. Très chers parents, frères et sœurs, encore une fois soyez consolés et fiers; ma joie est grande de pouvoir mourir en martyr. Je vous dis à tous un dernier adieu jusque dans l'éternité. Embrassez une dernière fois pour moi les enfants Albertine, Pierre et Corneille : que Dieu les bénisse.

Adieu jusque dans l'éternité. Hourra! Hourra!

HENRI.

Le vieux père du condamné, qui avait encore un fils au front, un autre prisonnier en Allemagne, qui vit condamner à la prison deux de ses filles, mourut de chagrin.



Transports des fusillés de Liège de la Chartreuse au Cimetière.

Et la liste sanglante s'allongeait toujours.

Les 12, 13 et 14 juillet ce fut le procès Kugé.

Kugé, horloger, d'origine allemande, mais Belge par option, rendit de grands services à sa patrie adoptive.

Soldat au 18e de ligne, il resta dans le pays après la chute d'Anvers. Mus étant arrêté il dirigea un service d'espionnage. Il était chargé de Bruxelles et du Brabant; Genevois, lui, avait la zone Charleroi-Thuin, Jules Descamps celle de Phillippeville-Chimay-Givet, Boiteux de Louvain-Aerschot-Malines.

Kugé centralisait les rapports dans la maison de Lucien Descamps, chaussée de Louvain 44 à Bruxelles, d'où il les expédiait en Hollande.

Albert Deblois employé à la gare de Schaerbeek, avait celle-ci pour champ d'action. Parmi les autres accusés, on notait François Vergauwen, menuisier à Anvers et Charles Léon Dehaut, garde champêtre à Mons, qui tous deux avaient déjà été impliqués dans le procès Mus; J. B. Corbeel, colporteur à Anvers.

L'auditeur avait Vergauwen particulièrement en grippe.

L'Anversois déclare au tribunal :

— Je suis fraudeur, j'ai aidé des tas de gens à franchir la frontière, j'ai transporté des tas de lettres et pas mal d'argent, mais je ne suis pas un espion. Il se peut que, parmi les lettres que j'ai passées, il s'en soit trouvées qui avaient rapport à l'espionnage; je l'ignore, et ce n'est pas mon affaire.

«Corbeel», répondit-il à une question, «n'est pas espion non plus, il était mon éclairneur».

Une femme, vint accuser Corbeel; l'auditeur s'était servi de celle-ci comme mouton, la faisant écouler avec d'autres prisonniers pour les faire parler. Son rôle était d'autant plus vil que son propre mari avait été fusillé.

L'auditeur ne pouvant souffrir la franchise de Vergauwen, lui reproche ironiquement,

«Votre attitude n'est pas courageuse; seriez-vous un lâche?»

Vergauwen bondit sous l'outrage :

«Celui qui, comme moi, a franchi vingt fois la frontière, n'a peur de rien... pas même de la mort. Je l'ai frôlée souvent, la mort. Je ne sais pas si parmi vous il en est qui l'aient vue d'aussi près que je l'ai vue...»

«Mais cette femme ment!»

«Quand je voulais passer, il me suffisait de soudoyer le soldat de faction entre les baraques deux et quatre. Je

payais cent francs par personne adulte et cinquante francs par enfant. Quant le passage était libre, le soldat me faisait signe avec sa lampe électrique qu'il levait et abaissait trois fois.»

L'auditeur ne voulant pas désister de son idée que Vergauwen fit de l'espionnage, celui-ci haussa les épaules et se rassit.

Le procès dura jusqu'au 14 juin 1917.

Les jugements furent de nouveau très sévères. Il était évident qu'aux organisations, l'occupant voulait opposer la justice. La justice rendue par des officiers allemands dont la présence seule était une injustice.

Voici les principales condamnations :

1. Georges Kugé, Bruxelles, à mort. — 2. Jules Descamps, Bruxelles, à mort. — 3. Lucien Descamps, Saint-Josse-ten-Noode, à mort. — 4. Mme Lucien Descamps, Saint-Josse-ten-Noode, 15 ans. — 5. Patrice Grammet, Molenbeek, 15 ans. — 6. Albert Deblois, Molenbeek, à mort. 7. François Vergauwen, Anvers, à mort. 8. — Georges Génard, Bouge près de Namur, 10 ans. 10. J. B. Corbeel, Anvers, 10 ans. — 11. Léon Boiteux, Boussu-lez-Walcourt, à mort. — 12. Vve Emile Masson, Saint-Gilles, 10 ans. — 13. Emile Depris, Bruxelles 10 ans. — 14. Ferd. Dupont Saint-Gilles, 10 ans. — 15. Ch. Léon Dehaut Mons, à mort.

Les exécutions de Kugé, Jules Descamps, Lucien Descamps, Vergauwen et Boiteux eurent lieu.

Lorsque dans un entretien intime M. Kirschen recommanda à l'auditeur le sort de Vergauwen, Stoeber répondit brutalement «Non!» ajoutant que certainement celui-là serait fusillé.

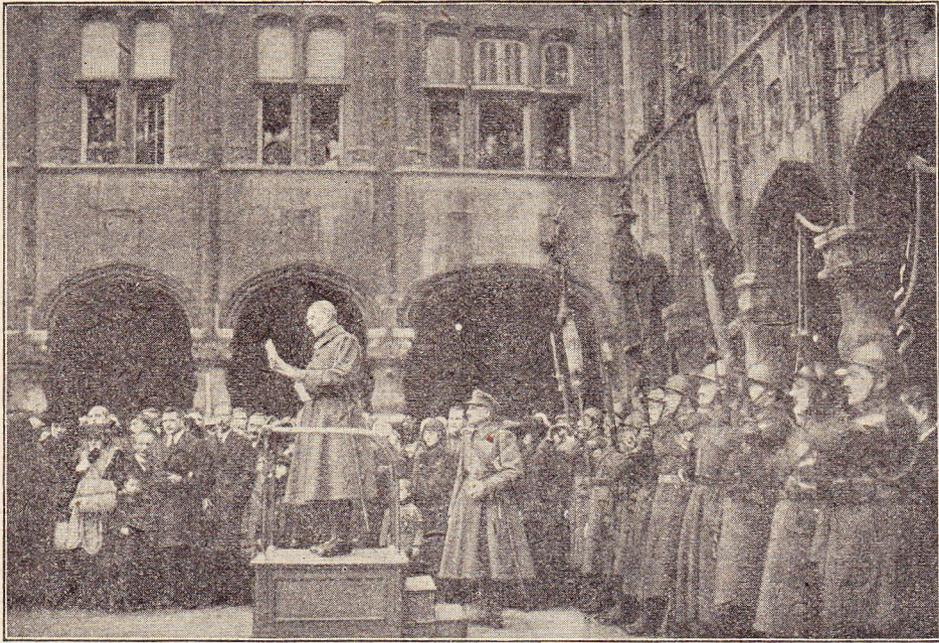
Les martyrs tombèrent au tir National le 24 juin 1917.

Le 7 avril 1916 on trouva dans la rue d'Artan, à Schaerbeek, le cadavre d'un homme tué à coups de revolver. C'était un certain Neels, dont voici l'histoire :

Maurice, fils d'un major pensionné, appelé aussi Neels de Rode, d'après sa femme Oppenheimer Rode, était un jeune homme de mauvaise réputation.

Entré au service des Allemands, il noua des relations avec Louis Brill, garçon intelligent et cultivé de 27 ans, désireux de servir sa patrie. Avant la guerre il était maître d'hôtel à Paris et pour l'instant il était chez son beau-frère, propriétaire d'un hôtel situé au Marché du Charbon, à Bruxelles.

Il voulait rejoindre le front où deux frères Tavaient



Le Général Jacques rendant hommage aux fusillés de Liège.

précédé, mais sa sœur le retint sous prétexte qu'elle avait besoin de lui en l'absence du principal employé rappelé sous les drapeaux.

Il se décida néanmoins à partir et on lui renseigna Neels comme guide pour franchir la frontière.

Maïs lui ayant rendu visite à son domicile, avenue Claes, il eut de suite des soupçons.

Il voulut se renseigner d'abord sur son conducteur et interrogea un voisin de Neels, le colonel pensionné Alfred Betrancourt. Celui-ci lui raconta que le soi-disant guide recevait constamment la visite de soldats allemands, ce dont Brill pût se convaincre de visu par une fenêtre.

Il frissonna en songeant au mal que le traître pouvait occasionner, en parla à deux amis, et avec eux il forma le projet de le rendre inoffensif. Entretemps ils avaient appris comment Neels avait trahi le fils de l'inspecteur de police, Gaston Guillaume, promettant de le conduire à la frontière.

Quand Brill apprit que Neels l'accusa auprès de certains Belges d'être au service des Allemands, la mesure fut pleine.

Pourchassant Neels pendant toute une journée, il le vit entrer au bureau de la police allemande, rue Berlaumont, puis se promener avec une jeune femme. Le soir il visita les cafés avec elle.

Leclercq, un ami de Brill, se joignit à lui, et à deux, ils observèrent le couple toute la soirée. Quand ils s'embarquèrent par le dernier tram pour Schaerbeek, Brill et Leclercq en firent autant et descendirent au même endroit. Neels reconduisit la femme chez elle et s'en retourna. A la rue Artan, Brill se posa tout à coup en face de lui; une courte dispute suivit pendant laquelle Neels menaça Brill de son revolver; mais celui-ci avait pris les devants.

Deux coups éclatèrent et Neels s'affaissa. Un habitant ayant ouvert la fenêtre vit fuir deux individus.

Le cadavre resta là jusqu'au moment du passage d'un inconnu, qui alla avertir la police. On transporta le mort au bureau de la rue du Radium.

Le lendemain matin Brill alla raconter tout à son amie. La réaction se produisit et pendant quatre jours et quatre nuits il resta sous le coup d'une surexcitation nerveuse.

Il résolut alors de passer la frontière, mais voulut d'abord aller raconter ce qui s'était passé au colonel Betrancourt.

L'instruction ouverte par la police belge, avait été re-

prise, entretemps, par la police allemande, furieuse de ce que les Belges avaient appris par les papiers trouvés sur Neels, le rôle qu'il avait joué.

Les Allemands parvinrent à savoir que le colonel Betrancourt était un ennemi de Neels, arrêtrèrent celui-ci et sa femme et firent surveiller sa maison.

Et voilà comment Brill vint se jeter dans la gueule au loup. Il en était stupéfait! On le conduisit à Saint-Gilles ou on lui adjoignit un «mouton», après l'avoir interrogé et maltraité en le criblant de coups de poing au visage.

Le malheureux tout malade et dans le délire de la fièvre, dévoila ce qui s'était passé. Son compagnon alla tout rapporter à ses chefs.

En même temps que Brill, la police poursuivit son ami Leclercq, témoin du drame et son père, le colonel Betrancourt et sa femme, un autre camarade, nommé Portmans, et l'officier de police Dexters qui avait examiné le cadavre.

L'affaire fut appelée le 8 février 1916.

Mr Kirschen avait demandé de pouvoir défendre Brill, mais cela lui fut refusé.

L'auditeur alléguait comme motif de ce refus un article de l'«ECHO BELGE» paraissant en Hollande, et dans lequel on disait qu'en Belgique s'était organisée une «bande noire» afin de tuer tous les traîtres, et que le parquet avait photographié et envoyé en Hollande tous les documents de Neels. On y parlait aussi des Allemands barbares.

Et le gouvernement avait ajouté :

«Puisque nous sommes des barbares, nous agissons en Allemands, sans contrôle et sans avocats, cela va marcher rondement!»

Mr Kirschen fit remarquer à l'auditeur Stoeber, que la conduite de journalistes à l'extérieur du pays n'était pas un motif pour priver un prévenu de son défenseur devant le tribunal, mais rien ne fit : aucun avocat belge ne put entrer dans la salle du Sénat.

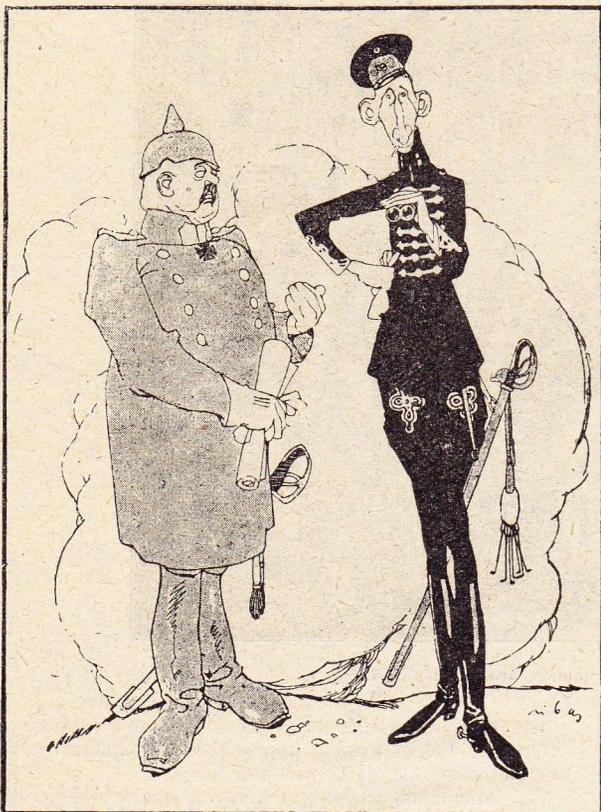
L'exclamation de Leclercq, quelque sincère qu'elle fut était très compromettante pour Brill :

«Ce que nous avons fait est très bien, nous ne regrettons rien!»

C'était l'aveu de la préméditation du crime.

Le 9 le tribunal délibéra et le 10 il prononça les jugements :

Brill, à mort; Leclercq, fils, dix ans de travaux forcés; Leclercq, père, cinq ans de travaux forcés pour ne pas



— Je dois signifier à Votre Altesse que les femmes et les enfants ont évacué la ville.
— Alors, ce n'est plus la peine de la bombarder.

avoir assez surveillé son fils; Portmans, six mois de prison, pour ne pas s'être présenté au «meldeamt»; Dexters, un an; le colonel deux mois et sa femme un mois.

Avant l'arrêt déjà, M^{re} Kirschen avait redouté le pire pour Bril et avait conseillé à la famille de s'entourer de toutes les influences possibles pour sauver le jeune homme.

Le Nonce apostolique promit d'envoyer une note à von Bissing, et demanda que l'on rédige en hâte une demande en grâce.

M^{re} Kirschen s'en acquitta et fit porter la pièce au Nonce par la sœur de Bril. Le Nonce répondit qu'il ne pouvait pas se charger de la transmettre à von Bissing et que le mieux serait de la porter elle-même au général. Il se contenta d'inscrire sur l'enveloppe : «très urgent», sans signer.

Ceci se passa le 10. Madame del Bono, la sœur du condamné revint avec cette nouvelle chez M^{re} Kirschen. Il lui conseilla de retourner chez le Nonce et de ne pas s'en aller avant qu'il n'ait promis de faire quelque chose pour son frère.

Le Nonce lut la requête et y ajouta que la famille Bril était digne d'intérêt ayant déjà perdu un fils au front. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Il rendit la pièce à la pauvre femme, qui toute éplorée courut chez le marquis de Villalobar, le ministre d'Espagne.

De Villalobar déclara que l'influence du Nonce était bien plus grande que la sienne et que son intervention n'aurait jamais la valeur de ce que celui-ci avait fait déjà.

Revenu chez M^{re} Kirschen, cet avocat fit appel à Monsieur Errera, professeur de droit à l'Université de Bruxelles.

Dix heures venaient de sonner et l'on avait appris que l'aumônier s'était déjà présenté à la cellule de Bril, ce qui fit craindre que le malheureux serait exécuté dans le courant de la nuit.

Monsieur Errera s'empressa chez le ministre Américain Brand Whitlock qui lui donna un mot d'introduction pour le baron von der Lancken; celui-ci téléphona au

gouverneur-général, qui répondit que le gouverneur militaire von Sauberzweig était maître absolu dans l'affaire. Un sous-officier accompagna Errera à la demeure de von Sauberzweig. Le professeur fit remettre la requête appuyée du Nonce au général, qui le reçut dans son salon.

Mais de prime abord le gouverneur enleva tout espoir au médiateur : Bril devait mourir cette nuit.

Monsieur Errera rappela au gouverneur qu'on avait refusé la défense à Bril.

«Le jugement a statué sur ce point», répondit le général, résolvant ainsi la question par la question.

M. Errera montra qu'il s'agissait d'un acte patriotique; etc..

Le gouverneur fit une violente sortie contre l'ingratitude des Belges, prétendant qu'il y avait encore des armes cachées, etc.

La conclusion fut : «Bril sera exécuté.»

Monsieur Errera s'en retourna profondément déçu.

La vie de Bril était entre les mains d'un seul homme, mais cet homme était un militaire allemand !

Alors la famille rendit visite au condamné. Sa mère infirme ne put venir. Quelles scènes atroces dans cette tragique prison !

Bril était calme et courageux.

A trois heures déjà son père et deux de ses beaux-frères se trouvaient au tir.

A six heures deux autos et une voiture arrivèrent.

A sept heures ils entendirent une salve.

Est-ce à ce moment-là que Louis Bril tomba? Jamais ils ne furent fixés sur ce point, mais le 11 mars une affiche annonça.

AVIS.

Par jugement du 8-9 février 1916, le tribunal de campagne a indépendamment d'autres personnes condamnées à des peines diverses, condamné :

Louis Bril, garçon de café à Bruxelles,

A la peine de mort

pour assassinat commis à l'aide d'une arme à feu.

Le jugement a été confirmé et exécuté.

Bruxelles, le 11 février 1916.

Le gouverneur de Bruxelles.

Les communes du Grand-Bruxelles encoururent encore une amende collective de 500.000 marcs, parce que Bril avait fait usage d'un revolver! Schaerbeek eut 50.000 marcs en plus à payer parce que le crime s'était produit sur son territoire.

Plus tard le gouverneur von Bissing avisa le conseil communal de Bruxelles qu'il retirait l'amende.

L'affiche rouge de la condamnation de Bril resta collée longtemps sur les murs de la ville et maint passant découvrit devant le nom du héros. (1)

Stoeber fit condamner un jour un prévenu deux fois à la peine de mort : c'était François Feyens.

Le gouverneur toutefois le gracia, quoique pendant la session Feyens n'avait pas caché son mépris pour l'auteur.

Nous ne pouvons nous étendre sur tous les procès et devons-nous en tenir aux principaux.

Les frères Van de Woestyne, d'Eecloo, furent fusillés à Gand; le facteur Vermeersch, de Thielt; le cordonnier Mathijs et l'employé de tramways Keirsblick subirent le même sort. Ces trois derniers avaient été faits prisonniers le 3 janvier 1916.

Le procès eut lieu à Gand. Les enfants de l'un des condamnés furent conduits devant le duc de Wurtemberg pour demander grâce, mais cela n'eut aucune suite. La famille visita les condamnés dans leurs cellules, la veille au soir.

Si nous tournons les regards vers les Ardennes, nous voyons que là aussi il y avait des gens qui sacrifieraient tout à la patrie.

A Stavelot habitait un industriel actif et intelligent,

(1) D'après l'ouvrage déjà cité de M^{re} Sadi Kirschen.



KOLOSSAL !
— Merci, Guillaume.

Constant Grandprez, qui avec son frère François, sa sœur Elise et le facteur André Grégoire était l'âme d'une organisation d'espionnage dont les renseignements furent particulièrement précieux à la bataille de Verdun.

Il s'était lié à cet effet avec un homme connu sous le nom de Dieudonné Lambrecht de Liège. Pas un train ne vint d'Allemagne soit par Verviers et Spa, soit par Malmédy, qui ne fut signalé.

Constant Grandprez aida aussi beaucoup de jeunes gens à franchir la frontière.

Beaucoup de prisonniers russes travaillaient au chemin de fer de Vielsalm. Le curé de Rogery avait aménagé un abri pour les Russes fugitifs et les aidait à passer en Hollande. Dans les bois vivaient aussi quantité de Russes échappés qui sans secours, y seraient morts de privations.

Mademoiselle Simon, sœur du curé de Rogery, leur porta des vivres et des vêtements, ce qui en hiver quand la neige couvrait le sol était une tâche toute de sacrifice.

François Grandprez aussi, pour rechercher ces vagabonds pataugeait à travers marais et bourbiers, par des chemins impraticables.

Mais le plus important de tout était le service de renseignements au profit de la bataille de Verdun.

En janvier 1917 un piège fut tendu. Constant Grandprez reçut un jour la visite d'un nommé Emile Delacourt de Lille, venu en Belgique, disait-il, pour recueillir des renseignements.

Grandprez se montra d'abord défiant, prétextant qu'il ne pouvait pas donner de renseignements parce qu'il ne s'occupait que de sa tannerie.

Delacourt avait beau exhiber toutes sortes de papiers et de recommandations, Grandprez ne céda pas. L'étranger disparut, mais revint au bout de quatre jours, muni de telles preuves et de tels renseignements que Grandprez lui accorda enfin son entière confiance.

Le lendemain ils eurent une nouvelle entrevue à laquelle assista Elise, la sœur de Constant.

Ils élaborèrent un nouveau plan d'organisation du service et la cordialité la plus parfaite régna entre eux.

Dieudonné Lambrecht avait été arrêté et fusillé à Liège, ce qui avait refroidi un peu le zèle du facteur André Grégoire. Il se décida cependant à collaborer plus activement au nouveau service.

Le 28 janvier Delacourt revint à Stavelot disant que les

alliés insistaient pour avoir des renseignements pour la préparation de leur grande offensive.

« Demain le facteur Grégoire me donnera un rapport, dit Grandprez, et aussitôt que j'en serai en possession, je vous le porterai moi-même à Liège.

Le lendemain, en effet, Constant Grandprez se rendit à Liège à l'endroit fixé, le n. 160 de la rue de Fétinne.

Il y arriva à deux heures et demie, reçu par Delacourt qui lui présenta sa femme et sa belle-sœur, deux invitées auxquelles il vanta l'exactitude et l'activité au visiteur.

Il lui demanda le rapport de Grégoire. Grandprez le lui ayant remis, alla se chauffer au foyer car il faisait excessivement froid ce jour-là.

Delacourt lui offrit une chaise et ils causèrent du grand intérêt de l'œuvre jusque vers trois heures.

Grandprez voulut se retirer prétextant que son beau-frère l'attendait au Continental. Delacourt, qui devait aussi aller en ville proposa de prendre une voiture. Il sortit et revint bientôt disant qu'ils partiraient aussitôt.

Peu de temps après, à l'arrivée de la voiture, Grandprez prit congé des dames et suivit son hôte.

À la porte une auto attendait et deux hommes invitèrent l'industriel à y monter. Il comprit tout, Trahison! Mais il était comme hébété par tant de bassesse.

Il demanda ce que tout cela signifie, l'un des hommes lui montra alors sa carte d'agent de police et lui dit que son prisonnier aurait plus d'explications au palais de justice.

Delacourt, insolent et cynique l'accompagnait toujours, mais sa victime ne lui adressa pas la parole.

Une demi-heure plus tard le malheureux patriote était enfermé dans la cellule n. 121 de la prison de St-Léonard.

Son frère François attendait toujours à l'hôtel Continental, sans s'inquiéter du retard de Constant; il croyait que l'une ou l'autre circonstance avait empêché le voyage. Il fit quelques courses et le soir venu il voulait s'embarquer à la gare des Guillemins, quand il fut arrêté. Malgré un interrogatoire sévère il n'avoua rien.

Delacourt était présent à l'audience. Le lâche personnage, le vaurien, ne montra pas la moindre honte.

François fut également emprisonné.

A Stavelot on arrêta les sœurs Elise et Marie Grandprez, après une longue perquisition à leur domicile elles furent conduites à la gare par des soldats. Elles durent passer la nuit dans la salle d'attente non chauffée où la température était descendue de dix degrés en-dessous de zéro.

Le lendemain matin on les conduisit à Liège.

Puis ce fut l'arrestation du facteur Grégoire et de sa femme.

Le 27 mars 1917 le procès débuta. Le « panier à salade » conduisit les six prisonniers à la place Saint-Lambert.

L'affaire Beaupain fut appelée d'abord. Delacourt prétendit que William Beaupain, avocat à Vielsalm, collaborait avec Grandprez.

Constant Grandprez affirma qu'il avait bien demandé à Beaupain sa collaboration, mais que celui-ci avait refusé énergiquement.

Le prévenu fut acquitté.

Après deux heures d'attente les six accusés comparurent. Cinq officiers étaient assis à une table, un interprète de l'autre côté.

Constant avoua que, guidé par son devoir de Belge, il procurait depuis deux ans au moins des renseignements aux alliés.

Il refusa de faire connaître les noms de ses collaborateurs.

Aucun avocat belge ne put le défendre. Un avocat allemand, dont la plaidoirie devait être très brève, fut autorisé à l'assister.

L'auditeur requit la mort pour les trois hommes, et dix ans de travaux forcés pour chacune des femmes.

Le tribunal ne se prononça que deux jours plus tard. L'arrêt fut stupéfiant : Constant Grandprez, le facteur Grégoire et Elise Grandprez la peine de mort et les trois autres quinze ans de travaux forcés.



NOS FUSILLÉS.

1. Alexandre Franck. — 2. Edmond Mariën. — 3. Joseph Baeckelmans.
4. Henri-Joseph Jaspers. — Révérend Père Félix-Henri Moons. — 6. Auguste Naelaerts.
Pierre Hoogerheide. — 8. François Vergauwen.
9. Jacob-Joseph Leroy. — 10. Théophile-Camille Maes. — 11. Louis D'Heldt.



NOS FUSILLES.

12. Joseph Loncke. — 13. Léon De Looze. — 14. Arthur-Fernand Boel. — 15 Adolphe Van Hecke.
16. Arthur Wattiez. — 17. Léon Parant. — 18. Jean-Baptiste De Ridder.
19. Henri-François Derloo — 20. Camille-Frédéric Van Buynder. — 21. Aimé-Théodore Smekens.
22 Auguste-Jean Hofman. — 23 Henri van Bergen.



Soldat de liaison.

L'arrêt fut annoncé à chaque accusé en particulier et ce ne fut que deux jours plus tard, quand la famille Grandprez put se réunir, qu'ils se communiquèrent leur sort.

Ils parlèrent du procès, de leurs affaires, firent leur testament, et puis ce fut la pénible séparation.

Constant était autorisé à faire apporter ses repas à la prison, et il en profita pour expédier des lettres. Il prévint ainsi la sœur du curé de Rogery d'être sur ses gardes. Pendant le procès il avait entendu des allusions qui pouvaient être dangereuses pour elle.

Le lundi 7 mai à cinq heures du matin Elise, Constant et Grégoire furent conduits à la Chartreuse.

Là on leur dit que le lendemain matin à pareille heure ils seraient fusillés.

Les hommes ne soufflèrent pas un mot.

Elise leva la main, en s'écriant :

« Courage ! Vive la Belgique ! »

Un aumônier allemand vint offrir ses services, mais les condamnés demandèrent un prêtre belge.

Constant et sa sœur furent enfermés dans la même cellule, Grégoire dans une autre.

A trois heures, l'abbé Brepoels, de l'hôpital Bavaurois, requis par l'aumônier allemand, s'amena.

Les portes des deux cellules furent ouvertes. Dans le corridor un petit autel avait été dressé. Constant, puis Elise et enfin Grégoire se confessèrent.

Longtemps ils causèrent avec le prêtre et lui remirent les lettres écrites pendant la nuit.

Grégoire souffrait horriblement de se séparer de ses enfants, mais se résigna.

Tous trois étaient courageux. Trois fils au front, sa femme en prison... lui, Grégoire, donnait sa vie.

A trois heures et demie ils priaient ensemble. Puis l'aumônier allemand offrit la Ste Messe.

Ils continuèrent ensuite à prier jusqu'au moment où on vint les prendre.

Elise déclara qu'elle pardonnait à tous ses ennemis

On entendit retentir le pas lourd du peloton d'exécution.

« Courage et en avant ! » cria Elise.

Au moyen de bouts de rubans elle avait confectionné dans la prison trois drapelets. Elle en donna un à son frère et un autre à Grégoire, s'agenouilla, pria un instant, puis s'en alla la première. Constant suivit, puis Grégoire. Tous trois priaient.

Devant les piloris se trouvaient trente soldats. L'abbé Brepoels ne put accompagner les condamnés.

Tous trois eurent les yeux bandés.

« Vive la Belgique ! » clama Elise en agitant son drapeau.

Les autres suivirent son exemple.

L'aumônier allemand ne put cacher son admiration.

« Feu ! »

La salve retentit, et ainsi moururent Constant, Elise Grandprez, et le facteur Grégoire.

Trois cercueils en bois blanc reçurent les corps.

On creusa une fosse et sans la présence d'un membre de la famille ou d'un ami on enterra les héros.

La fille d'un député de Liège entendit ce jour-là dans un tramway des soldats allemands qui avaient fait partie du peloton d'exécution déclarer « qu'ils ne comprennent pas comment on pouvait faire fusiller des gens pareils ». (1)

Voilà une image de ce qui se passa dans les Ardennes. D'autres Belges sont tombés à la Chartreuse sous les balles meurtrières, mais nous avons choisi un des faits les plus émouvants.

Nous devons encore continuer ce triste chapitre — en rapport avec le temps. Nous ne serions pas complets si nous ne faisions pas connaître les combattants de l'arrière du front.

Retour au front. — Les combats d'automne 1916 autour de Verdun. — L'offensive de la Somme.

Pendant les six mois que les Allemands s'étaient battus autour de Verdun ils y avaient perdu un demi-million d'hommes et subi en définitive une défaite.

Pas plus ici qu'à Nieuport, Ypres, Arras et Soissons, ils ne réussirent à ouvrir le chemin vers Paris.

Un des endroits les plus intéressants de Verdun étaient les casemates en-dessous de la Citadelle; on y avait abrité toutes sortes de services : on y cuisait du pain, on y constitua un entrepôt de vivres, on y soigna des blessés, on y fit des opérations chirurgicales, il y avait une centrale électrique, une cantine. Le réfectoire était devenu salle de réception, où le général Dubois souhaita la bienvenue à des hôtes illustres.

Le 8 septembre Lloyd Georges, alors ministre de la guerre, vint y porter l'admiration de l'Angleterre pour les défenseurs de Verdun.

Le 13 septembre ce fut la visite de M. Poincaré, président de la République.

La vieille citadelle est parée. La voûte du couloir d'accès disparaît sous les drapeaux. Celle de la casemate réservée à la cérémonie, j'allais dire au culte, est tapissée de lierre. Les ampoules électriques se suspendent comme des fruits à cette verdure. Les parois sont pavoisés aux couleurs des nations alliées et décorées de panoplies. Une estrade, au fond, est dressée avec une assemblée de fauteuils rouges.

Une compagnie du 49^e bataillon rend les honneurs.

Les autos arrivent. Elles avaient suivi la « voie sacrée », témoin, pendant les sombres journées de février, de tout le déploiement d'énergie dont la France était capable, parce que à ce moment tout était en jeu.

Mangin, Nivelle, Pétain, Joffre descendent. Puis les attachés militaires étrangers, enfin le ministre de la guerre et le président de la République.

Le maire de Verdun, malade, est remplacé par l'adjoint.

Il y avait là aussi les sénateurs et députés du département de la Meuse, le préfet et le sous-préfet.

Joffre, Pétain, commandant les armées du centre, le général Nivelle, commandant de la II^e armée, le général Mangin, commandant du secteur de Verdun, le général

(1) D'après : « L'Ardenne Héroïque » d'Alb. Hardy.



Comme c'est loin Verdun !

Dubois, le ministre des affaires étrangères et celui de la guerre entouraient le président.

D'un côté de la voûte se trouvaient le général Gilling, représentant la Russie, Sir A. Paget, la Grande-Bretagne, le général di Breganze, l'Italie, le major Monschaert, la Belgique, le général Stefanovitch, la Serbie, et le général Grosvitch, le Montenegro.

L'adjoint du maire se tenait, en qualité de représentant de Verdun en face du Président. Il prit la parole pour rappeler les desseins dominateurs de l'Allemagne qui se brisèrent contre les murs de cette ville.

« Les admirables troupes qui, sous le commandement du général Pétain et du général Nivelle, ont soutenu, pendant de si longs mois, le formidable choc de l'armée allemande, ont déjoué, par leur vaillance et leur esprit de sacrifice, les desseins de l'ennemi »

« Honneur aux soldats de Verdun ! Ils ont semé et arrosé de leur sang la moisson qui lève aujourd'hui. »

Par eux ces deux syllabes de Verdun ont pris un sens tout autre que celui que l'Allemagne prétendait leur attacher.

« Ce nom de Verdun, auquel l'Allemagne, dans l'intensité de son rêve, avait donné une signification symbolique et qui devait, croyait-elle, évoquer bientôt, devant l'imagination des hommes, une défaite éclatante de notre armée, le découragement irrémédiable de notre pays et l'acceptation passive de la paix allemande, ce nom représente désormais chez les neutres, comme chez nos alliés, ce qu'il y a de plus beau, de plus pur et de meilleur dans l'âme française. Il est devenu comme un synonyme synthétique de patriotisme, de bravoure et de générosité. »

« Verdun renaîtra de ses cendres : les villages détruits et déserts se relèveront de leurs ruines ; les habitants, trop longtemps exilés, reviendront à leurs foyers restaurés ; ce pays ravagé retrouvera, à l'abri d'une paix victorieuse, sa physionomie riante des jours heureux. Et pendant des siècles, sur tous les points du globe, le nom de Verdun continuera de retentir comme une clameur de victoire et comme un cri de joie poussé par l'humanité délivrée... »

Après ce discours le Président de la République prit la parole :

« Messieurs, à la ville de Verdun qui a souffert pour la France, à la ville de Verdun qui s'est sacrifiée pour la sainte cause du droit éternel, à la ville de Verdun dont les héroïques défenseurs auront laissé au monde un exemple impérissable de grandeur humaine, je remets :

» Au nom de S. M. l'empereur de Russie, la croix de Saint-Georges ;

« Au nom de S. M. le roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, la Military Cross ;

» Au nom de S. M. le roi d'Italie, la médaille d'or de la Valeur militaire ;

» Au nom de S. M. le roi des Belges, la croix de Léopold 1^{er}.

» Au nom de S. M. le roi de Serbie et de S. A. le Régent, la médaille d'or de la Bravoure militaire ;

» Au nom de S. M. le roi de Monténégro, la médaille d'or Vhilitch ;

» Au nom du gouvernement de la République, la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre française. »

Les insignes furent épinglés sur le coussin que l'adjoint présenta au Président, pendant que la musique des chasseurs joua les premières mesures de chaque hymne national des pays représentés.

Le général Nivelle reçut l'insigne de grand-officier de la légion d'honneur.

Cette cérémonie laissa une profonde impression chez tous ceux qui y avaient assisté.

Nous avons vu déjà comment les forts de Douaumont et de Vaux tombèrent aux mains des Allemands.

L'offensive franco-anglaise avait obligé les Allemands à se tenir plus calmes autour de Verdun.

Examinons d'abord de manière plus approfondie cette offensive qui se trouvait d'ailleurs directement en rapport avec la bataille de Verdun, car elle avait principalement pour but de dégager cette forteresse.

L'offensive se faisait sous le haut commandement du général sir Douglas Haig. Deux armées britanniques devaient y participer : la 4^e (Rawlinson) et la 2^e (Gough).

La France y contribuerait avec sa 6^e armée (Fayolle et la 10^e (Micheler), réunies sous le commandement de Foch.

L'attaque débuta le 1^{er} juillet.

Le but était de percer les lignes ennemies entre Baupême et Péronne.

Les alliés attaquèrent sur un front de 35 km., après une formidable préparation d'artillerie.

Les Allemands ne furent pas surpris par l'offensive ; ils avaient pris leurs précautions.

La tentative de percer échoua et la bataille se termina par la stabilisation de part et d'autre jusqu'en mars 1917.

Le 1^{er} juillet Montauban, Mametz et le 3 juillet Fricourt et La Boisselle furent pris.

Le 11, les Anglais conquièrent Contalmaison et le bois de Mametz. Les Français s'emparèrent de Cul, Hardecourt, Hém, Dompierre, Becquincourt, Fay, Frise, Flénicourt, Bellay.

La lutte se poursuivit avec de petits avantages jusqu'en septembre où elle s'éteignit autour de Combles.

Combles formait le point d'appui de la défense allemande. C'était une forte position, située dans une vallée entourée de monticules. Pendant treize mois, sans interruption, les Allemands y avaient travaillé aux moyens de défenses, érigé de redoutables retranchements reliés entr'eux par des boyaux souterrains.

Mais les alliés, maîtres de la première ligne de défense fixèrent au 25 septembre une action combinée des deux armées.

Au Sud-Ouest les Français prirent le hameau de Frégicourt et à l'Est le village de Rancourt. Ils progressèrent jusqu'au bois de Saint-Vaast. Au Nord les Anglais occupèrent les villages fortifiés de Morval et Lesbœufs.

A Combles, les Allemands étaient pour ainsi dire encerclés et n'avaient plus de communications avec l'arrière que par un chemin creux. Ils évacuèrent la place ce qui grâce aux attaques continuelles des alliés ne put se faire en bon ordre.



DANS LES TRANCHÉES DE VERDUN.

La Mort: Je suis accablée de travail, ne m'envoie plus de nouvelles victimes.
Le Kronprinz: Ne t'inquiète pas. J'ai obtenu du papa un bon pour 200,000 cadavres.

Le 26 septembre au matin, ceux-ci se ruèrent sur Comblès où Anglais et Français devaient se rencontrer au milieu du village avec le mot d'ordre «London».

Le 110^e d'infanterie conquit la partie au Sud et à l'Est du chemin de fer avec la station et le cimetière; le 73^{me} se chargea de la partie occidentale. Le régiment britannique de Londres nettoya la partie Nord-Ouest. De furieux combats et des corps à corps se livrèrent dans les rues, les jardins, les maisons.

Les rues, et principalement la route de Sailly-Saillisel par où les Allemands devaient se retirer, étaient jonchées de cadavres et de blessés. Douze cents Allemands se rendirent. Les Alliés s'emparèrent d'un riche butin, de matériel, et toutes sortes de provisions.

Comblès n'avait pas trop souffert quoique de nombreuses maisons étaient abîmées, mais la localité avait été transformée en une véritable forteresse.

C'est là que se trouvait le Château Lamotte qui déjà avant la guerre possédait des caves voûtées dans les rochers, dont évidemment les Allemands tirèrent profit. Ils pouvaient y loger des compagnies entières et l'installation de la lumière électrique, l'ameublement au moyen de tables, chaises, sofas, lits et pianos, tout cela prouvait que ces messieurs s'y installèrent aussi confortablement que possible.

Le 25 septembre les Anglais prirent Thiepval.

Ce village également bien situé dans une plaine entourée de collines avait été transformé en forteresse. Ce travail effectué par le 180^e régiment wurtembourgeois qui l'occupait depuis 1914, était grandiose, aussi tint-il à honneur de conserver la place. Sans trêve ni repos les soldats y avaient travaillé à l'aménagement de fortins, redoutes, abris, relié entr'eux par un vaste réseau de tranchées.

Les Anglais ayant voulant prendre Thiepval, n'avaient pas une tâche facile et durent en faire le siège depuis le juillet 1916 jusqu'en octobre. Tous les jours on s'y battait à coups de grenades, pendant que l'artillerie martelait continuellement les fortifications.

Les Allemands ripostèrent par de furieuses contre-attaques comme celles du 26 août, quand la garde prussienne livra un combat meurtrier contre les régiments de Wiltshire et de Worcestershire. Les Anglais repoussè-

rent toutes les attaques jusqu'à ce qu'enfin la garde se replia avec de grandes pertes.

Le 15 septembre Thiepval se trouvait complètement encerclé après de durs combats livrés par les Australiens.

Le 25 les Canadiens allèrent au feu. Au bout de deux heures ils furent maîtres du château.

Une nouvelle arme contribua à ce succès: les tanks ou chars d'assaut, qui brisaient tous les obstacles.

Le lendemain la lutte fut continuée dans le village même. Chaque cave était un nid de mitrailleuses et le cimetière surtout fut un endroit tragique.

Les Wurtembourgeois, connaissant à fond tous les boyaux et corridors, réussirent à atteindre les Canadiens et voulurent attaquer ceux-ci dans le dos, mais des troupes fraîches arrivées à temps purent, après des corps à corps effrayants maîtriser les Allemands ou faits prisonniers, dont un grand nombre furent tués.

Vers la soirée Thiepval était aux mains des Anglais qui prirent encore quelques autres points, mais furent arrêtés par les redoutables positions de Shiffet Regina.

De Thiepval il ne restait rien: c'était un véritable désert.

Les Allemands avaient évacué les habitants dont plusieurs arrivèrent jusqu'à Bruxelles, où nous avons pu causer avec quelques-uns d'entr'eux.

Pendant l'avance victorieuse des Allemands, Thiepval fut épargnée. Alors que le cri de «Nach Paris! nach Paris!» retentissait encore frénétiquement et que les troupes allemandes conscients de leur force et de la supériorité de leurs armements sur les Français marchaient sur la capitale, aucun Boche ne vint troubler la quiétude du petit village de Thiepval. Ils passèrent à quelques kilomètres de là.

Peu d'habitants avaient fui alors. Mais après la défaite de la Marne, les Allemands occupèrent Thiepval et y restèrent jusqu'à ce jour où ils furent chassés.

Au bout d'un mois seulement, vers la Toussaint 1914, les villageois durent quitter leurs maisons et partir via Bapaume. Jusque là les Allemands s'étaient contents de réquisitionner furieusement, et j'ai vu des bons, qui après ces événements resteront certainement des curiosités, des souvenirs de guerre... Les officiers s'étaient installés au Château.

Plusieurs maisons déjà avaient été bombardées, et les tours de l'église n'existaient plus.

Le village de trois cents âmes était devenu une forteresse.

«Aussitôt que le village sera libéré, j'irai déterrer mon argent», me dit naïvement un paysan ne se doutant pas comment le sol de sa chère commune allait être labouré, retourné et creusé par les bombardements.

Thiepval est situé sur une éminence; à l'Ouest le terrain descend vers l'Ancre, dans la direction de la France libre. Mais les exilés devaient prendre un autre chemin, d'abord vers Pozières où ils arrivèrent sur la route de Bapaume. Et quand ils se retournèrent ils contemplaient pour la dernière fois, leur village, avec son église mutilée, le château et le «moulin sans bras», un point si terrible de cette guerre...

C'était le jour des morts... Dans l'après-midi les habitants partirent, marchant tristement avec leurs pauvres colis sur la route de Bapaume, pendant que Thiepval s'enveloppait du crépuscule de la tragique journée. A Bapaume le train attendait. Jour des morts! Thiepval devint un champ de morts, un immense cimetière... un tas de ruines. A présent son sol venait d'être libéré? Son nom rappellera un des fastes les plus épouvantables de la guerre européenne.

Mais un jour viendra que les ruines seront déblayées et que les paysans pourront retravailler leurs champs... non plus pour «eux», non, mais, comme de père Nicolas de Thiepval le rappelait à sa voisine, «pour leurs enfants», pour la génération qui fera grandir la France par les travaux pacifiques.

Les Allemands permirent aux exilés qui n'étaient pas en âge de milice de repartir par la Hollande, pour la France libre.

Thiepval, ce n'était pourtant qu'un point du front où



SOUS VERDUN

Le Vieux. -- De combien avons-nous avancé ? -- *Le Jeune.* -- De 4 centimètres.

Le Vieux. -- Combien avons-nous perdu de soldats ? -- *Le Jeune.* -- Dix mille deux cents.

Le Vieux. -- C'est-à-dire 2550 par centimètre carré. Nous pouvons encore tenir ..

tant d'endroits éprouvés s'éparpillaient.

La lutte y avait été meurtrière comme en témoigne l'extrait de la lettre d'un soldat à sa femme :

« Enfin je puis t'écrire tranquillement. Je suis redevenu un peu plus calme depuis les deux jours que nous sommes au repos. Je suis sorti indemne des terribles combats. J'ai été projeté à terre par l'éclatement d'un obus et suis resté quelques minutes sans connaissance. Ma capote a été perforée par une balle de mitrailleuse, mais moi-même je n'ai pas une égratignure. J'ai vécu les heures les plus tragiques. Ça ne pourrait être pire. Je ne crois pas qu'on puisse s'imaginer quelque chose de plus terrible sur terre. D'abord nous sommes restés pendant deux jours dans nos abris sous un bombardement épouvantable. Nous y avions déjà subis de nombreuses pertes. Alors ce fut l'assaut sur les tranchées allemandes. Ma compagnie formait la première vague. Nous avons pris la ligne des tranchées ennemies.

On se bat à la baïonnette, aux grenades, à la main, à coups de massues, etc. J'ai dû dépasser des tas de cadavres.

Oh! quelle impression macabre! Il y a des corps humains sans tête, sans bras, sans jambes... On marche sur des blessés. Une impression qui ne me quittera plus jamais, est celle du soir, les cris de douleurs des malheureux qu'on ne peut pas aller chercher, sur les terrains impraticables.

Je ne puis pas te raconter par lettre tout ce que j'ai vu, mais je ne crois pas qu'en enfer il y ait plus de souffrances.

Je ne comprends toujours pas comment je suis sorti indemne de la bataille.

Pendant la charge, à 100 mètres, une pluie de fer s'abattit sur nous. Je suis tombé plusieurs fois, mais sans encourir de mal. Le régiment a dû sacrifier 800 hommes.

Cette bataille m'a enlevé tous mes amis, l'adjutant, le sergent-major, le fourrier. On m'a offert un de ces postes, mais je n'ai pas voulu accepter. Je ne pourrais pas prendre leur place. Notre malheureux sergent-major était de notre ville; il a été tué à la première tranchée par un coup de revolver d'un Boche qui se constitua prisonnier. L'assassin a été achevé d'un coup de baïonnette à la tête. Deux Allemands désarmés se rendirent à moi. Je ne leur ai fait aucun mal et ils furent faits prisonniers.

Je pourrais t'écrire des dizaines de pages... mais qu'il te suffise de savoir que je suis sorti sain et sauf de la boucherie d'où l'on revient comme fou et comme une véritable épave humaine au point de vue physique et moral.

Je suis encore fatigué après huit jours et autant de nuits sans sommeil, presque sans nourriture et toujours sous les obus allemands.

Nous sommes au repos pour nous remettre... pour

remplir les vides... Nous nous demandons combien de temps nous serons en paix à l'arrière. Quand verrons-nous la fin de cette tragédie?

Je t'envoie ci-joint un extrait de journal :

« Le capitaine Gussmann, commandant le 1er bataillon du 170e régiment d'infanterie allemande a raconté à un officier de l'état-major français : « Vous avez sans conteste envoyé des troupes d'élite contre nous. J'étais dans une tranchée de première ligne au début de l'attaque, jamais je n'ai vu des soldats faire l'assaut avec autant d'enthousiasme et autant d'ardeur. »

C'est de nous qu'il s'agit : nous avons fait l'attaque dont il parle.

Quand je suis en première ligne je ne puis pas t'écrire aussi souvent que je le voudrais. Mais pour le moment tu n'as pas à t'inquiéter. »

Des déserteurs allemands s'enfuient de la Somme jusque'en Hollande; on écrit de la Hollande zélandaise: « Oui, la Somme est loin et quand même ici sent-on la Somme. Il y a quelques jours, un homme sale et épuisé, entra en titubant dans une des maisonnettes de la frontière. Il se laissa choir sur une chaise regardant avidement la nourriture qui se trouvait sur la table. La faim brillait dans son regard peureux. Des vêtements civils qui lui pendaient, comme des loques sur le corps, les pieds gonflés, lui donnent l'apparence d'un vagabond mais malgré tout on devinait en lui un soldat.

« Vous êtes déserteur? » questionna l'homme qui le reçut.

« Nein, nein... donnez-moi du travail... »

Et anxieusement il interrogea du regard le patron. Finalement il avoua tout... « Oui, je suis déserteur... je viens de la Somme... »

Et ce nom seul, sur les lèvres de ce vagabond épuisé, évoqua tout le drame qui se déroulait en France.

Pendant six semaines le fugitif avait erré comme une bête traquée dans le Nord de la France, à travers la Belgique, se cachant dans les bois et les fossés, ne marchant que la nuit, fatigué, fiévreux, affamé... Pas loin de Middelbourg, il avait glissé un tonneau entre les fils électriques et de cette façon avait passé en Hollande.

Il mendiait du pain et du travail, tandis que ses yeux reflétaient encore l'effroi des combats.

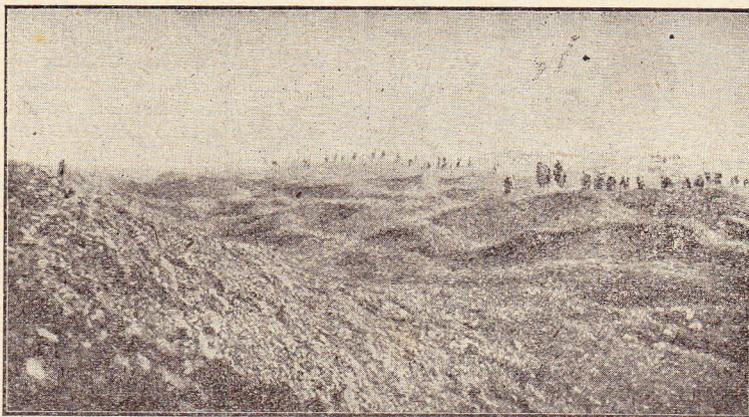
Les trouvailles sur les champs de bataille étaient quelquefois émouvante... Combien de portraits de femmes et d'enfants ne trouva-t-on pas à côté de cadavres ou parfois encore entre des doigts rigides! Bien plus que des volumes, ces naïves manifestations des morts étaient-elles évocatrices. Parfois c'était une chaînette avec médaillon, avec un portrait ou une mèche de cheveux... parfois des lettres, cris de désespoir, ou si pleines de tendresse qu'elles émouvaient aux larmes celui qui les découvrait... c'étaient de petits souvenirs de la maison, de la famille...

Plus d'un soldat allemand qu'on croyait mort, travaillait tranquillement loin de la guerre, car un usage courant parmi les déserteurs était d'échanger leur carte d'identité avec celle d'un mort.

Ils furent renseignés sur la liste des morts... et s'enfuirent loin du front. Certes ce n'était pas très chevaleresque, mais il faudrait pouvoir connaître l'état d'esprit de ces désespérés. Ils risquaient tout pour leur conservation.

Au sujet des prisonniers, un journal français raconte: « Tous étaient encore abrutis par l'énerverant bombardement. « On ne peut pas se représenter cet enfer-là », déclaraient-ils, et la plupart ne cachaient pas le contentement qu'ils éprouvaient d'être à l'abri de ces expériences. Maintenant qu'ils avaient exposé une fois leur vie et n'étaient pas devenus fous, ils croyaient avoir accompli tout leur devoir de soldat.

Les officiers aussi, presque tous « dans leur énerverment » déclaraient leur effroi. « A chaque éclatement nos abris branlaient comme des boîtes à allumettes », racontaient ces officiers de réserve : instituteurs, employés de banques, de commerce, etc. Un d'eux aux nerfs très surexités, était candidat en théologie; après deux jours de captivité, il croyait encore au moindre bruit entendre l'éclatement d'un projectile. Seul le chef de bataillon, le commandant du secteur, avait conservé son calme. Il ne



Une attaque au Bois Fumin lez Vaux.

cachait pas son admiration pour notre artillerie et notre infanterie.»

Ces succès provoquèrent un grand enthousiasme en France. Mais le grand effort était donné et les Allemands s'accrochèrent aux accidents du terrain au Nord de l'Ancre.

Jean de Pierrefeu dans son ouvrage «G. Q. G. secteur B», prétend que le lieutenant-colonel Renouard, attaché au G. Q. G. avait préconisé cette offensive depuis longtemps comme le seul moyen de dégager Verdun.

Quoiqu'on insista fortement sur l'une ou l'autre opération dérivative, il dut attendre les Anglais. Or, ceux-ci ne pouvaient disposer de tous leurs moyens d'action avant le 1er juillet. Renouard ne vit cependant le salut que dans cette offensive.

Le 1^{er} juillet donc l'attaque fut déclenchée.

Dans le courant du mois déjà, on avait la conviction qu'il ne pouvait être question de percer le front et l'offensive de la Somme fut en définitive une grande déception.

Le Kronprinz avait communiqué à ses troupes que l'offensive de la Somme n'entraverait pas les opérations devant Verdun. Les Allemands ne cessèrent donc pas leurs tentatives autour de la forteresse, mais durent cependant limiter à la rive droite de la Meuse.

Nous étions en octobre. Ce fut pendant l'offensive de la Somme que Poincaré rendit visite à Verdun.

La cérémonie, décrite plus haut, allait être l'introduction à une nouvelle phase.

Le Kronprinz avait rassemblé entre Avancourt et la forêt des Eparges, quinze divisions.

Les Français aussi concentrèrent de grandes forces.

Les deux partis étaient donc prêts. L'attaque et Verdun une fois de plus ferait trembler le monde.

Le 24 octobre les Français devaient commencer.

Il fallait d'abord reprendre Douaumont.

Le général Mangin commanderait les troupes d'attaques. Tout fut réglé presque dans les moindres détails. Chaque chef de section avait en sa possession un plan à grande échelle et savait où il devait mener ses hommes.

On attendit le temps favorable.

Le 20 octobre le baromètre indiqua «sec». Le 21 le soleil se montra. Les avions allèrent reconnaître les emplacements ennemis et l'artillerie ouvrit le feu.

Le 21 fut fixé comme date de l'offensive.

La conquête de Douaumont

L'attaque était, nous l'avons dit, sous les ordres du général Mangin et trois divisions y participaient : la 38^e de Guyot de Salins, renforcée par le 11^e d'infanterie ; la 133^e de Passaga et la 74^e de Lardemelle.

Depuis le 20, l'artillerie commença la préparation avec 650 canons et les nouveaux mortiers de 400 et de 370.

Le 22, une fausse-attaque eût lieu pour obliger les Allemands à dévoiler la position de leur artillerie. On put repérer 158 batteries qui furent fortement bombardées.

Les Allemands avaient 7 divisions en première ligne.

L'offensive aurait lieu sur la rive droite, ayant pour objectif Douaumont et Vaux et tous les ravins environnants.

Le front à attaquer courait de Thiaumont à La Lauffée.

La division Guyot de Salins se composait de Zouaves et de tirailleurs ; celles de Passaga et de Lardemelle d'infanterie et de chasseurs. En outre, il y avait des réserves prêtes à marcher.

Les troupes rentrées de repos, n'en connaissaient pas moins bien le terrain, vu qu'ils avaient participées à des actions antérieures. D'ailleurs elles avaient été exercées pendant le repos sur un terrain reproduisant le secteur et le plan du fort de Douaumont.

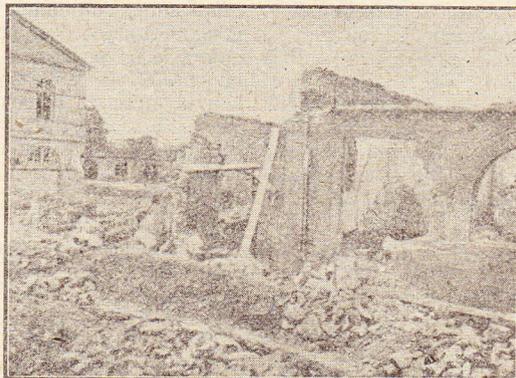
L'état-major avait prescrit pour la première étape de la marche en avant : la prise des carrières de Haudromont, le «ravin de la Dame», la ferme de Thiaumont, la batterie de Fausse-Côte, le bois du Chapitre, les tranchées devant Vaux et devant la batterie de Damloup.

Puis une heure de repos et ensuite le ravin de Couleuvre, le village et le fort de Douaumont, la digue de l'étang de Vaux, le village et le fort de Vaux et la batterie Damloup.

Les troupes furent emmenées en auto de Bar-le-Duc jusqu'à quelques kilomètres de Verdun, au point de jonction des routes de Bar-le-Duc et de St. Memehould à Verdun.

Le général de Salins avait adressé une proclamation enthousiaste à sa division.

«L'heure est arrivée où, après avoir barré pendant huit mois la route de la France à notre ennemi séculaire et exécré, l'héroïque armée de Verdun va à son tour prendre l'offensive.



La citadelle de Verdun.



La grande rue à Fleury lez Douaumont.

A la 38e division, déjà illustre par ses brillants faits d'armes sur l'Yser, à la cote 304, à Vaux-Chapitre, à Fleury, incombe l'honneur insigne de reprendre le fort de Douaumont.

Zouaves, marsouins, tirailleurs, Sénégalais, vont rivaliser de courage pour inscrire une nouvelle victoire sur leurs glorieux drapeaux.

Deux régiments de la division ont déjà été cités à l'ordre de l'armée; les deux autres brûlent du désir de l'être à leur tour.

Vos baïonnettes seront appuyées par le travail formidable de 650 canons. Vous serez appuyés à gauche par le 111e régiment d'infanterie; qui a fait ses preuves à Thiaumont, et à droite par la belle division Passaga, composée de chasseurs à pied et de régiments d'élite d'infanterie.

Votre victoire est certaine : le châtimeur est proche pour le Boche abhorré.

En avant pour la France!

Le général Passaga, de même que de Salins avait servi aux colonies; sa division était surnommée «La Gauloise»; il inspira ses troupes de façon analogue :

«Officiers, sous-officiers, soldats.

Il y a près de huit mois que l'ennemi exécuté, le Boche, voulut étonner le monde par un coup de tonnerre en s'emparant de Verdun. L'héroïsme des poilus de France lui a barré la route et a anéanti ses meilleures troupes.

Grâce aux défenseurs de Verdun, la Russie a pu infliger à l'ennemi une sanglante défaite et lui capturer près de 400.000 prisonniers.

Grâce aux défenseurs de Verdun, l'Angleterre et la France se battent chaque jour sur la Somme, où elles lui ont déjà fait près de 60.000 prisonniers.

Grâce aux défenseurs de Verdun, l'armée de Salonique, celle des Balkans, battent les Bulgares et les Turcs.

Le Boche tremble maintenant devant nos canons et nos baïonnettes. Il sent que l'heure du châtimeur est proche pour lui.»

Le général attire aussi l'attention sur les troupes qui soutiendront la division et sur le but : Douaumont!

La division de Lardemelle avait comme objectif Vaux. Tâche difficile. Chaque pied de terrain y était imprégné de sang. Le secteur de Vaux était un véritable enfer. Lardemelle revenait de Salonique. Le terrain à parcourir avait été fortifié, sous les bombardements de l'ennemi ce travail avait été gigantesque.

A la veille de l'offensive les généraux Mangin, Pétain et Nivelles se concertèrent et fixèrent l'heure du départ : 11 heures 40.

Un épais brouillard couvrait le terrible champ de bataille, comme pour cacher le mystère de ce qui allait éclater demain.

Le jour se lève sous le même brouillard et les troupes vont lentement occuper leurs emplacements.

Guidés par la boussole, les troupes avancent avec le plus grand calme entre les entonnoirs d'obus.

Malgré tout il y a des aviateurs en l'air, gens intrépides, volant très bas pour repérer quelque chose et

maintenir le contact entre les divisions.

Il faut reprendre d'abord les carrières de Haudromont, les ravins de Dame et de Coulevre et la ferme fortifiée de Thiaumont.

Le 11e d'infanterie a «la carrière» comme objectif, le 8e régiment de tirailleurs et le 4e Zouaves les ravins de Dames et de Coulevre et le 4e régiment mixte de Zouaves et tirailleurs, Thiaumont et le village de Douaumont.

La carrière de Haudromont mesure 2 à 300 mètres de longueur et 50 à 60 mètres de largeur. Dans le calcaire l'ennemi a creusé des abris, des boyaux, des casemates, très solides et résistants, et protégés par des mitrailleuses.

Le 11e attaque la carrière d'une façon si impétueuse que les Allemands sont surpris.

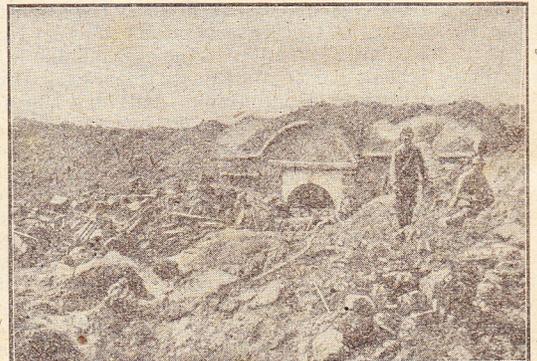
De tous côtés les soldats surgissent du brouillard et s'emparent d'abord des mitrailleuses.

Le sous-lieutenant Sergent venant du Sud, surprend douze Allemands se dirigeant vers leurs pièces. Le feldwebel est tué et ses hommes se rendent. Les mitrailleuses sont confisquées.

Dans le Nord le sous-lieutenant Carême se voit tout à coup entouré d'Allemands armés de grenades. Carême décharge le pistolet lance-fusées qu'il tient en main et provoque par son arme étrange la panique parmi les Boches. Ce groupe aussi se rend.

Un combat s'engage; les Allemands jettent du fond de leurs tranchées des grenades et les Français tirent dans les boyaux. Un dépôt de grenades est découvert : les projectiles éclatent. Les sapeurs font sauter des casemates. Les Allemands arborent, à un bâton, un torchon blanc et cinquante hommes font «Kamarades» en levant les mains.

Le 8e tirailleurs et le 4e Zouaves livrent de rudes combats autour des ravins de Dame et de Coulevre, et parviennent enfin à s'en rendre maîtres. Dans tous les boyaux et abris, des Allemands se protègent contre l'épouvantable bombardement. Quoiqu'ils se rendent en masse, et il en reste toujours. Car les premières vagues



L'entrée du fort de Souville.



Cimetière militaire lez Verdun.

sont déjà bien avancées quand d'autres troupes, fouillant les abris, découvrent toujours des Boches.

Le lieutenant-colonel Richaud du 4e Zouaves dit dans son rapport :

« Les nombreux Allemands fait prisonniers dans les ravins de la Dame et de la Couleuvre témoignent pour la plupart d'un ahurissement complet comme s'ils ne s'étaient nullement attendus à notre attaque... »

Un officier supérieur sorti en hâte de son abri à l'appel de l'adjudant Caillard, apparaît en culotte, sans molletières, tenant à la main ces dernières qu'il offre à l'adjudant en criant : « Chef de corps! chef de corps! » Un vaquemeestre était en train de procéder au triage des lettres; il sort de son trou, les yeux hagards, les deux bras levés, brandissant d'une main sa boîte aux lettres, de l'autre une liasse d'enveloppes et s'écrie d'une voix suppliante : « Pardon! pardon, monsieur! »

Le 4e bataillon fait ce jour-là 1600 prisonniers.

Le capitaine Ageron voit apparaître à l'entrée d'un boyau plusieurs officiers, le revolver au poing. Il lance une grenade qui manque son but et blesse en éclatant son ordonnance.

Des Zouaves se précipitent.

« F... le camp! vous voyez bien qu'on vous tape dessus, crie Ageron.

Et remplaçant les grenades par son revolver-arme avec laquelle il est plus familiarisée — il résiste aux six adversaires.

Un septième se rend, ou pour parler plus exactement court au pas gymnastique se joindre aux camarades que Ageron avait déjà extraits du boyau et expédiés à l'arrière.

On put voir ce spectacle étrange, inoubliable, de deux courants d'hommes subdivisés en de multiples filets parallèles et qui marchaient en sens inverse. L'un constitué par les zouaves, la pipe et la gaudriole au bec, l'arme à la bretelle, filait d'une allure calme et tranquille vers les positions boches; l'autre, plus dense, plus épais, était formé de « kamarades » silencieux qui, dans une hâte fébrile, couraient vers nos tranchées de départ, courbant l'échine sous les shrapnells de leurs frères. Aucun désordre, aucun mélange. Les files d'attaque se rapprochaient seulement des files de captifs pour quérir, au passage, les boîtes de cigares ou les saucissons livrés par les kamarades. Pendant la marche sur le deuxième objectif, rares étaient les zouaves qui ne fumaient pas un énorme cigare; et, quand on fut arrivé, le repas de conserves s'agrémenta de délicatesses d'outre-Rhin. En tête de leurs hommes, la mine basse, manteau flottant, les officiers allemands ne sortaient de leur attitude et de leur torpeur que pour saluer les officiers français qui s'en allaient à l'attaque.

Comme la compagnie de Clermont-Tonnerre gravit les pentes nord du ravin de la Dame, un officier supérieur

allemand prisonnier, décoré de la Croix de fer et de plusieurs autres ordres, la regarde monter, puis s'avance vers le capitaine, la main tendue en un geste hésitant et une attitude contrite. Le capitaine de Clermont-Tonnerre, qui tient son revolver d'une main, prend de l'autre sa canne suspendue au bras: il se contente de regarder fixement son étrange partenaire qui ramène aussitôt la main tendue à la visière du casque et s'incline profondément. Et ce dialogue s'échange: — « Soyez sans crainte pour vos hommes; s'ils se rendent, on ne leur fera pas de mal. »

— « Vos zouaves, monsieur, répond l'autre, sont les plus beaux soldats que j'aie vus de ma vie — mein Leben lang. »

L'aventure du sergent Julien — raconte Henry Bordeaux, dont nous empruntons ceci (1) — était particulièrement curieuse. C'est un véritable conte des « Mille et une nuits ». Il le donne d'après le rapport de sa compagnie :

Dans la nuit du 24 au 25 octobre 1916, la corvée de ravitaillement de la 13e compagnie du 4e zouaves, conduite par le sergent Julien, se rendait de la route Douaumont-Bras, objectif atteint au cours de la journée, au point X... de ravitaillement de X... La nuit était très obscure: elle perdit momentanément sa direction et se trouva vers vingt-trois heures sur le plateau au sud-ouest du fort de Douaumont.

Soudain le sergent Julien et le zouave Bourdassol, qui marchaient en tête, se virent mis en joue par une chaîne de tirailleurs dont les ombres avaient surgi à quelques pas.

A peine avaient-ils crié: « Quatrième zouaves, ne tirez pas! » qu'ils furent entourés et saisis avec le zouave Gueno qui marchait le troisième; le reste de la corvée put s'esquiver.

Les trois prisonniers furent précipités violemment dans une sape profonde au fond de laquelle s'ouvrait une longue galerie, fort bien éclairée et garnie de provisions, tonneaux d'eau-de-vie, conserves, etc. Ils furent conduits dans une chambre où se trouvaient six officiers allemands. Ils apprirent alors qu'ils étaient dans un certain ouvrage M, dépendance du fort de Douaumont, occupé par une compagnie allemande.

Interrogé par le capitaine, le sergent Julien se défendit d'être prisonnier. « Les prisonniers, c'est vous, dit-il. Douaumont, le fort, la batterie de Damloup sont entre nos mains et vous êtes cernés. »

Les six officiers témoignèrent alors une grande surprise et le commandant de compagnie donna l'ordre de déséquiper les hommes. Il fit de même et sortit pour aller se rendre avec toute sa compagnie à l'officier du régiment colonial qu'il rencontra le premier.

(1) « Les captifs délivrés, Douaumont-Vaux. »